

est le trouve non-seulement fondé, mais injuste.

Marambat avait besoin de travailler, il n'avait pas de temps à perdre pour escorter sa fille lorsqu'elle sortait, et il pouvait croire que son innocence était en sûreté dans le magasin où elle travaillait.

M<sup>me</sup> Dozon exprime ensuite le regret que la loi, en négligeant de punir la séduction, laisse en quelque sorte succomber le père à la tentation de venger lui-même sa fille.

Etant donné cette fâcheuse lacune et la certitude que l'acquiescement de l'accusé ne saurait, dit en terminant le défenseur, avoir les conséquences dont a parlé le ministère public, un verdict négatif aura l'avantage de prouver au public que la loi française protège malgré tout l'honneur des jeunes filles.

Le président résume les débats. A 4 h. 1/2 le jury entre dans la salle des délibérations. La question qu'il a à résoudre est celle-ci : François Marambat est-il coupable d'avoir commis une tentative d'assassinat qui n'a manqué son effet que par une circonstance indépendante de sa volonté ?

La réponse du jury ayant été négative, Marambat a été mis immédiatement en liberté.

## Faits divers

— La Post de Berlin dit que la femme de Thomas ou Thomison, auteur du crime de Bremerhaven, ne connaissait pas le projet de son mari. Elle l'aurait épousé il y a onze ans, et n'aurait jamais connu sa famille ni sa situation. Elle a refusé de dire son nom de jeune fille, pour ne pas nuire à ses parents. La famille de Thomas a déclaré qu'elle éprouvait de l'amour et de la confiance pour son mari, qui aimait beaucoup ses enfants, mais qu'elle ne s'était jamais occupée de ses affaires et lui était aveuglément soumise. Elle ne se doutait de rien lorsqu'elle a été appelée à Bremerhaven.

— On écrit de Metz au Journal d'Alsace :

« On n'a pas encore publié le résultat du recensement de la population de la ville de Metz. Cette opération n'était pas si simple pour notre ville que pour d'autres, la plus grande partie de la population étant de nationalité et de langue françaises. Aussi a-t-il fallu faire imprimer des bulletins de recensement pour la majeure partie en français, ainsi que les formulaires et instructions destinés aux personnes chargées du recensement.

Il faut dire que ces imprimés, traduits sur les originaux allemands, si je suis bien informé, à Strasbourg, ont donné lieu à des méprises, en ce que certains termes signifiaient, aux yeux de beaucoup d'habitants, autre chose que ce qu'ils voulaient énoncer. Ainsi les mots : Position dans le mariage, ont dû être expliqués à la plupart des personnes. Les uns entendaient par là la situation matérielle du ménage ; d'autres, la profession de la personne qu'il s'agissait de recenser. Aussi s'est-il produit de singuliers quiproquos dans cette rubrique ; par exemple, pour un enfant en bas âge, la position dans le ménage a été indiquée par les mots : Apprend à marcher.

Un mari modèle a mis, à cette même rubrique, sous le nom de sa femme : Commandant ! Les instructions portaient que le chef de la famille ou du ménage devait être simplement désigné par un zéro. Ce zéro peu flatteur pour l'honorable classe des pères de famille et des maris, n'a pas peu froissé leur susceptibilité, comme il a excité l'hilarité des recenseurs qui en endossaient la responsabilité.

La compagnie générale transatlantique a reçu une dépêche datée de Queenstown, 18 décembre, qui annonce que de la côte on signale deux steamers en vue, l'un remorquant l'autre, tous deux avec des cheminées rouges. On suppose que c'est la Ville de Brest remorquant l'Amérique.

On télégraphie de Crookhaven, 18 décembre, soir : la Ville de Brest est arrivée ici remorquant l'Amérique.

On ne doute malheureusement plus de la perte du bateau les Sept-Frères, dont le naufrage a fait 72 victimes.

Le navire les Sept-Frères, dit le Messager breton, était un trois-mâts de près de 300 tonneaux, construit il y a quarante-deux ans, à Saint-Malo. On trouve encore sur la côte des marins qui ont fait une vingtaine de voyages sur ce bâtiment, dont la coque était généralement considérée comme bonne. Depuis une quinzaine d'années au moins, il ne chargeait plus et ne faisait qu'environ deux mois de navigation par an, soit pour aller à Terre-Neuve, sur lest, soit pour en revenir, également sur lest.

Au milieu de cette affreuse tourmente de la fin de septembre, qui a duré deux ou trois jours et qui a dû être fatale à bien d'autres navires, on suppose que le navire les Sept-Frères, fuyant devant le vent ou tenant le cap, à 100 ou 200 lieues de la côte, aura heurté par une nuit obscure contre une des nombreuses glaces errantes dans ces parages, et que la violation du choc aura causé ce sinistre.

C'est l'explication la plus plausible qui puisse être donnée de ce sinistre, aujourd'hui trop certain. Ce navire aura eu le sort de l'Émilie, de Paimpol, dont on n'a jamais eu de nouvelles depuis vingt-huit ans.

Cette perte jette dans la désolation la plupart des communes du littoral, depuis Pornic jusqu'à Paimpol.

— Le Paris-Journal raconte la bonne histoire suivante, qu'on lui a communiquée de Bruxelles :

« Il y a quel que jours, on donnait dans un théâtre une représentation au profit d'une œuvre de bienfaisance française.

« M. Ranc, qui, comme on le sait, s'est fixé à Bruxelles, vint, quand la représentation était commencée déjà, demander une loge.

« Il n'y en a plus, dit le contrôleur.

« M. Ranc fit un geste de désappointement.

« Cependant, reprit l'employé, nous avons une avant-scène inoccupée; elle est payée, mais nous ne savons pas s'il l'on viendra.

« N'importe, dit l'auteur du Roman d'une Conspiration, donnez-la moi ! Puisque c'est pour une œuvre de bienfaisance, ce ne sera pas un mal qu'elle ait été payée deux fois.

« Le coupon de l'avant-scène fut délégué à M. Ranc; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette avant-scène était louée à la légation française, et que la France fut représentée à ce spectacle de bienfaisance par l'ancien membre du gouvernement du 18 mars.

## VARIÉTÉS

### VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS PREMIÈRE PARTIE

L'ALLEMAGNE DU SUD ET L'ALLEMAGNE CENTRALE

Suite. — Voir le Journal de Roubaix d'hier XIII.

Weimar est une ville. — Le duc Charles-Auguste. — Les joyeuses années de Goethe. — Goethe acteur et directeur de théâtre. — Goethe propriétaire. — Goethe et Napoléon. — La vieillesse de Goethe. — La maison de Schiller.

Après Eylau, il se soumit, et il put rentrer dans ses États; mais la réconciliation avec Napoléon fut plutôt apparente que réelle.

En 1809, lors de l'attente de Staps, le premier mot de l'empereur, dit Bourienne, fut celui-ci : « Rapp !... on ne m'otera jamais de l'idée que les menées de Berlin et de Weimar n'y sont point étrangères... Je te dis qu'il y a des femmes là-dedans : des furies avides de vengeance. Si je le croyais, je les ferais enlever au milieu de leur cour... Je sais quelle est la fureur de toutes ces femmes, mais patience !... »

Goethe a raconté lui-même son entrevue avec Bonaparte. Un gros chambellan polonais le fit entrer. Napoléon était assis à une table et déjeunait. Talleyrand était debout à sa gauche. L'empereur fit signe à Goethe, qui hésitait, d'approcher. Il le regarda avec attention et lui dit : « Vous êtes un homme ! » Le poète s'inclina. Napoléon lui demanda son âge et quels ouvrages il avait écrits. Daru répondit pour Goethe qu'il avait beaucoup écrit et traduit le Mahomet de Voltaire. « Ce n'est pas une bonne pièce, » murmura l'empereur. Il amena ensuite la conversation sur Werther, qu'il disait avoir « étudié à fond. » Il en critiqua certains détails avec beaucoup de bon sens; puis il revint au drame. Il désapprouva les pièces dans lesquelles la fatalité joue le grand rôle. « La fatalité, dit-il, appartient aux siècles sans lumières; que nous veut-on avec la fatalité ? La politique, voilà la fatalité. La tragédie doit être l'école des rois et des peuples; c'est là le but le plus élevé que puisse se proposer le poète. Vous, par exemple, monsieur Goethe, vous devriez écrire la Mort de César, mais d'une façon digne du sujet, avec plus de grandiose que Voltaire. Cela pourrait devenir l'œuvre la plus belle de votre vie. Il faudrait montrer au monde quel bonheur César lui aurait donné, comment tout aurait reçu une tout autre forme si on lui avait laissé le temps d'exécuter ses plans sublimes. Venez à Paris; j'exige absolument que vous veniez avec moi. A Paris, le spectacle du monde est plus grand; là, vous trouverez en abondance des sujets de poésie ! »

Lorsque Goethe se retira, Napoléon répéta de nouveau : « Voilà un homme ! »

L'idée d'aller s'établir à Paris semble avoir souri au poète il en parlait souvent à ses amis; mais comme il n'était pas riche, il recula devant les frais considérables d'un déplacement.

Cependant, à mesure qu'il vieillissait, Goethe semblait trouver de nouvelles forces et déployait une activité plus grande. Levé dès l'aube, il était au courant de tous les livres qui paraissaient et suivait le mouvement intellectuel de son siècle dans toutes les directions. Son temps était divisé avec méthode; il aimait l'ordre, la régularité, l'harmonie. Il ne buvait ni ne mangeait jamais le soir, bien que son plaisir fût d'avoir autour de lui quelques amis avec qui il pût causer sans gêne. Herder, Wieland, Schiller, avaient coutume de venir chaque semaine passer une soirée chez lui.

Rien de moins olympien que son intérieur. En lisant certains biographes fantaisistes, on se figure volontiers que l'auteur de Faust devait boire dans des crânes doublés d'argent, comme lord Byron, ou tout au moins dans des coupes d'or, comme les dieux du Walhalla. Voici ce que nous apprend son ami Eckermann dans une note du 15 octobre 1825 :

« Ce matin, j'ai dîné pour la première fois avec Goethe. Il n'y avait avec lui que madame Goethe (1) et le petit Walter; nous étions donc tout à fait à l'aise et

(1) Odile, femme d'Auguste Goethe, esprit très-cultivé, dont il a été question plus haut.

entre nous. J'ai vu Goethe là tout à fait comme père de famille; il nous présentait les plats, découpa le rôti, et cela très-adroitement, sans oublier de nous verser à boire.

Lorsque M. Ampère visita le poète en 1827, il le décrit en ces termes dans une lettre intime à madame Récamier :

« Goethe a quatre-vingts ans. J'ai eu le plaisir de dîner plusieurs fois avec lui en petit comité, et je l'ai entendu parler plusieurs heures de suite avec une présence d'esprit prodigieuse; tantôt avec finesse et originalité, tantôt avec une éloquence et une chaleur de jeune homme. Il est au courant de tout, et s'intéresse à tout; il a de l'admiration pour tout ce qui peut en admettre. Avec ses cheveux blancs, sa robe de chambre bien blanche, il a un air tout candide et tout patriarcal. Entre son fils, sa belle-fille et ses deux petits enfants, qui jouent avec lui, il cause sur les sujets les plus élevés. Il nous a entretenus de Schiller, de leurs travaux communs, de ce que celui-ci voulait faire, de ce qu'il aurait fait, de ses intentions, de tout ce qui se rattache à son souvenir; il est le plus intéressant et le plus aimable des hommes »

Tel était à Weimar, dans sa verte vieillesse, celui que nous avons vu à Francfort, dans la maison où il naquit, où il versa ses premières larmes et rêva ses premiers rêves. Ce n'est point le Goethe de la légende, mais celui de l'histoire; ce n'est pas le Goethe de David d'Angers (1), le sculpteur romantique, mais le Goethe de Trippel, le sculpteur classique.

Il nous reste bien peu de temps pour aller à la maison de Schiller. Elle se trouve dans la rue qui porte le nom du poète, en face de la maison de Wieland, l'auteur d'Obéron. Schiller ne l'habita que peu d'années; il souffrait déjà, à son arrivée à Weimar, de cette maladie de poitrine qui devait l'emporter. Cette maison est simple et toute petite; bien qu'elle n'ait coûté que 5 à 6,000 francs, le poète ne fut jamais assez riche pour la payer.

Je ne sais rien qui vous laisse une impression plus mélancolique que cette pauvre chambre de travail de Schiller, tapissée d'un méchant papier vert, aux rideaux étriqués, en serge rouge, avec vieilles chaises en noyer, son énorme commode en bois blanc, massive, qui servait de table à écrire; avec son lit d'hôpital, et cette épingle qui n'a plus de sons, et cette mandoline qui n'a plus de corde !

Comme tout cela vous serre le cœur, et comme on comprend, en sortant de là, cette suprême expression de tristesse et de douleur dont est empreinte la pale et maigre figure du poète idéaliste ! On sait pourquoi il tient son regard au ciel, loin de cette terre dont il n'attendait plus rien; car si Weimar fut pour Goethe le temple et l'autel, ce ne fut pour Schiller que le vestibule de la gloire.

(A suivre) v. TISSOT.

## Nouvelles du soir

On nous écrit de Paris, 21 décembre : « Le Journal des Débats donne les détails suivants sur le conseil des ministres tenu hier :

« En ce qui concerne la loi sur la presse, M. Dufaure est toujours décidé à défendre le projet présenté par lui au gouvernement. M. Buffet doit de son côté exposer à l'Assemblée les raisons qui, selon lui, nécessitent le maintien de l'état de siège dans les quatre départements du Rhône, des Bouches-du-Rhône, de la Seine et de Seine-et-Oise.

« Le gouvernement n'accepte pas, relativement aux circonscriptions électorales de la ville de Paris, le système présenté par la commission des lois constitutionnelles.

« Dans la pensée de M. le ministre de l'intérieur, Paris ne doit avoir droit, avec ses 1,851,792 habitants, qu'à 18 députés. Il accepterait peut-être, en dernier ressort, que chacun des vingt arrondissements, fut considéré comme une circonscription électorale, mais il ne saurait aller au-delà.

« La ville de Paris, dans ce cas, n'aurait que 20 députés, tandis qu'elle en aurait 25 si le système de la Commission des lois constitutionnelles était adopté.

« Petite bourse du soir :  
Emprunt 104.12  
Turc 24.05 »

Le bruit a couru qu'il allait être fait une promotion au grade de maréchal de France.

Ce bruit est dénué de fondement.

## Dépêches télégraphiques

Marseille, 20 décembre. — Un avis de la mairie de Marseille annonce que M<sup>me</sup> Rabatant, veuve du dernier maire, a donné 6,000 francs aux pauvres, à l'occasion des fêtes de Noël.

Une somme égale avait été votée par la Commission municipale pour les funérailles de M. Rabatant.

Le Pape a donné au général Espivent le titre de comte romain.

LA CONVENTION DES SUCRES.  
La Haye, 20 décembre. — La seconde Chambre a résolu de ne discuter la convention touchant les sucres qu'au mois de février.

Le gouvernement demandera un délai pour les ratifications de cette convention.

« AMÉRIQUE » ET LA « VILLE DE BREST ». — Queenstown, 20 décembre. — Les passagers de l'Amérique partent aujourd'hui pour le Havre à bord de la Ville-de-Brest. On dit que les réparations nécessaires à la machine seront faites ici. Le matériel serait envoyé de Liverpool.

UN ÉCROUEMENT.  
Madrid, 20 décembre. — L'Impartial annonce que le vapeur anglais Statesman s'est échoué sur la plage de Malaga. On travaille à le renflouer.

NOUVELLES DE ROME  
Rome, 20 décembre. — On assure que dans le prochain consistoire il ne sera fait aucune nomination de cardinal.

Le roi d'Italie a reçu le grand-duc héritier de Bade.

L'ÉRUPTION DU VÉSUVIUS.  
Naples, 20 décembre. — Le feu augmenté graduellement d'intensité dans le cratère du Vésuve. Les appareils de l'Observatoire du Vésuve sont agités.

NOUVELLES DIFFICULTÉS À ATHÈNES.  
Athènes, 20 décembre. — L'attitude de M. Deligeorgis lors du vote de chambre, le 17 décembre, montre que la coalition des trois partis formant la majorité est ébranlée.

Le gouvernement a refusé de sanctionner la nomination de l'archevêque catholique d'Athènes par la curie romaine, parce qu'elle portait atteinte aux droits du ministre des cultes.

MAJESTÉ D'ESPAGNE.  
Madrid, 20 décembre. — On dit que le roi partira bientôt pour le Nord. Le général Jovellar est de retour. Ce matin un grand banquet a eu lieu au Palais-Royal, à l'occasion de la fête de la princesse Girgenti.

La presse de Cadix dit que M. Marfori sera traduit devant les tribunaux. Saint-Sébastien, 20 décembre. — Le Quartel réel publie un décret de don Carlos autorisant la fabrique d'Onate à émettre des pièces de monnaie du cuivre de 5 et de 10 centimes.

Un grand mécontentement continue à se manifester dans l'intérieur des provinces.

Les présentations à l'indulto et les défections sont nombreuses.

Les carlistes renforcent la ligne du Guipuzcoa et activent les travaux de défense.

Madrid, 20 décembre. — L'Impartial dément le bruit de la démission du comte Valmasena, commandant en chef des troupes espagnoles à Cuba.

CONSTANTINOPLE, 20 décembre, soir. — Ahmet Moukhtar pacha, nommé commandant en chef des troupes opérant en Herzégovine, est parti aujourd'hui pour Kioek avec des vivres et des munitions. Le conseil supérieur permanent vient d'être constitué à la Porte, sous le nom de conseil d'exécution. Il sera présidé par le Grand Vizir et sera chargé de veiller à l'application des réformes récemment décrétées. Le conseil est composé de tous les ministres, de divers fonctionnaires et musulmans. Ali pacha, ex-ambassadeur à Paris, en fait partie.

DERNIÈRE HEURE  
Bordeaux, 21 décembre.

Un incendie a complètement détruit la gare du chemin de fer du Médoc.

Le paquebot transatlantique la Louisiane a été abordé hier soir, à Richard, dans la Gironde, par le paquebot la Giroude.

La Louisiane a été coulée. La Giroude a son avant brisé.

Paris, 21 décembre, 2 h. 49. s. Mêmes listes à gauche : Janzé et Malleville.

Centre droit et droite : Montaignac, Duc Decazes.

Droite : Montaignac, Raudot. Au début de la séance, M. d'Audiffret-Pasquier déclare n'avoir pas entendu hier, au milieu du bruit, une phrase de M. Naquet.

Il aurait demandé toutes les sévérités du règlement.

M. d'Audiffret proteste contre cette phrase de M. Naquet, pouvant atteindre l'héroïsme des soldats qui se dévouèrent pour la défense de l'ordre et de la société. (Applaudissements.)

## CHANGEMENT DE DOMICILE

M. VERBRUGHE  
DENTISTE  
à l'honneur d'informer sa clientèle que depuis le  
20 DÉCEMBRE 1875  
son domicile est transféré  
6, RUE DE L'ESPERANCE, 6

RENSEIGNEMENT PARTICULIER  
La rue de l'Espérance donne dans la rue de l'Hospice

## COMMERCE

Avant divers  
Anvers, 20 décembre. — Marché calme sans affaires.  
Figues. — On a traité 3000 cabas figues de comrade, par Rio, à fr. 60 consommation.  
Laines. — On a fait 192 b. laine de la Plata en suint.  
Peaux de moutons. — On a vendu 80 b. peaux de moutons de Buenos-Ayres de fr. 185 à 160 par 100 kil.  
Riz. — On a traité 800 b. riz pelé divers.  
Sucre de betteraves. Marché sans changement. On cote 88 degrés fr. 48 pour disp. et livrable.  
Havre, 29 décembre. — Deux heures. — La semaine s'ouvre avec des affaires languissantes pour les cotons, vu le chiffre important des recettes aux États-Unis. Les cours, néanmoins, restent à peu près stationnaires, les vendeurs, qui continuent de faire bonne contenance, ne pressant pas trop la vente.  
Quatre heures. — Notre marché aux cotons se ferme en même position.  
A livrer, on n'a coté, aujourd'hui, que 62 B. George, sur échantillons, à fr. 80 50. Il s'est fait, en outre, des George low midd. sur échant., par navire dû, à fr. 82 50, mais on ne les cote pas.  
Les ventes notées jusqu'à 4 heures vont, en

compte, à 827 B., et comptés à ces 82 B. à livrer; 377 B. des États-Unis, disp., à divers prix, et 103 B. Carthagène, à fr. 74.

A l'avenue, par de mouvement.  
Dans les laines, on n'a écoulé également que 23 B. B-Ayres, suint, à fr. 2 05 le kil.

MARCHÉ AUX BESTIAUX DE PARIS-LA VILLETTE DU 20 DÉC. 1875.

Par espèces	Quantité	Prix par pièce	Prix par kilo
Bœufs	3,564	118	1.18
Vaches	2,117	112	1.12
Taureaux	30	124	1.24
Veaux	1,277	91	0.91
Moutons	18,813	58	0.58
Porcs gras	3,660	87	0.87

Marché aux bestiaux de Paris-LA VILLETTE DU 20 DÉC. 1875.

BOURSE DE LILLE	Cours	Cl. de 20 déc.
Courcelles-L.	1225	1000
Crespin-lez-A.	225	200
Marly	875	850
Annœulin-D.	640	620
St-Aldegonde	600	580

COURS DES HUILES DE LILLE DU 20 DÉC.

HUILES	Cours	Cl. de 20 déc.
Colza	98	95
OHILL. b. goût	86	83
— rosace	86	83
— Castille	86	83
— Chavre	86	83
— Lin pays	86	83
— Lin étranger	86	83

COURS DES SUCRES ET DU 3/8 DU 20 DÉC.

SUCRES	Cours	Cl. de 20 déc.
— Ind. 88 deg.	115	115
— Ind. 90 deg.	115	115
— Ind. 92 deg.	115	115
— Ind. 94 deg.	115	115
— Ind. 96 deg.	115	115
— Ind. 98 deg.	115	115
— Ind. 100 deg.	115	115

BULLETIN FINANCIER  
Bourse de Paris du 20 Décembre 1875.

Deux heures. — Le marché de nos Rentes est excellent : le 3 0/0 est coté 65 95, et le 5 0/0, 104 20; ces avantages ont été obtenus avec bien peu d'affaires; la spéculation, depuis le commencement de ce mois, paraît vouloir attendre des temps plus favorables pour entreprendre de nouvelles opérations.

Les achats assez considérables et surtout constants de Rentes françaises au comptant sont les principales causes de la hausse lente mais plus certaine de nos Rentes. Si la situation politique offrait un peu plus de sécurité au lendemain, il est bien certain que la hausse s'affirmerait beaucoup plus.

Les valeurs, sauf le Mobilier, qui est offert à 188, sont sans grand changement.

La Banque de Paris est cotée à 105, le Mobilier espagnol 77, la Banque égyptienne 532 et la générale 525.

Les actions et délégations de Suez sont lourdes aux cours de samedi.

Les obligations égyptiennes sont fermes à 36 1/2.

Les Autrichiens et les Lombards n'ont pas varié.

La Banque ottomane, de 455, cours de début, vient de remonter à 460 fr.

Les actions des Tramways Sud sont demandées à 710 et celles du Nord à 735.

Trois heures. — Le 3 0/0 reste à 65 85 et le 5 0/0 à 104 15.

CRÉDIT GÉNÉRAL. — La maison ASBÉ PÉLON, de Paris, par une excellent combinaison, offre à tous son concours. (Voir aux annonces.)

SAUVEZ LES ENFANTS PAR LA DOUCE REVALÈSCIERE DU BARRY DE LONDRES. — Partout on déplore que l'enfant — la joie de la famille et l'espoir de la nation — est fort maltraité. Par l'ignorance des mères ou des nourrices, il en meurt la première année 60,000 en France et 40,000 en Angleterre. Cette misère est due ou à un allaitement trop fréquent, ou bien à l'usage du lait de vache ou de chèvre, ou à la panade — tous aliments inadmissibles et qui, ordinairement, amènent une irritation de la muqueuse et comme suite inévitable, l'échauffement ou la diarrhée, les vomissements continus, l'atrophie, les crampes, les spasmes et la mort. On a reconnu que la digestion d'un jeune enfant, une fois compromise, les drogues les mieux choisies sont impuissantes à réparer le mal ! C'est un fléau pour la famille et pour le pays que cette destruction cruelle ! Il y a pourtant un moyen simple et peu coûteux de parer, et qui a fait ses preuves depuis vingt-huit ans : c'est de nourrir le bébé et les enfants malades d'un faible de tout âge avec la Revaléschiere Du Barry, toutes les trois heures de la journée, simplement bouillie à l'eau et au sel.

C'est en somme la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de enfance.

Citons quelques-unes des preuves abondantes de son influence invariablement salutaire, même dans les cas les plus désespérés :

Cure n° 80,416. — M. le docteur F.-W. Beneke, professeur de médecine à l'Université de Marbourg, fait le rapport suivant à la clinique de Berlin, le 8 avril 1872 :

« Je n'oublierai jamais que je dois la préservation de la vie d'un de mes enfants à la Revaléschiere Du Barry.

« L'enfant, à l'âge de quatre mois, souffrait, sans cause apparente, d'une atrophie compliquée, avec vomissements continus, qui résistait à la diète la plus soignée, à deux nourrices et à tous les traitements de l'art médical. La Revaléschiere a immédiatement arrêté les vomissements et complètement rétabli sa santé en six semaines de temps. Toutes mes expériences faites depuis avec la Revaléschiere ont eu le même succès. Elle est quatre fois plus nutritive que la viande. »

Cure n° 70,410. — Usine de Granvillars (Haut-Rhin), 12 juin 1868.

Monsieur, je suis heureux de vous dire que mon premier enfant, fort chétif, a été nourri pendant un an de votre Revaléschiere, et que sa santé et son développement sont la merveille pour tout le monde. Il n'y a pas d'enfant dans le village aussi fort que le mien pour son âge.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour l'impression des AVIS DE VENTES JUDICIAIRES, FORMATIONS DE SOCIÉTÉS et autres PUBLICATIONS LÉGALES et JUDICIAIRES.

## Publication légale

TRIBUNAL DE COMMERCE DE TOURCOING

Les créanciers de la faillite du sieur VANHECKE - PONGHAU, ci-devant marchand à Tourcoing, sont invités à se rendre au tribunal de commerce de Tourcoing, le 30 décembre, à 3 heures 1/4, pour entendre le compte définitif du syndic et donner leur avis sur l'exactitude du bilan.

## VENTES DIVERSES

ROUBAIX, rue St-Antoine

## VENTE DES GAGES PÉRIÉS

DU MONT-DE-PIÉTÉ

Le jeudi 23 décembre 1875, 9 heures du matin et 2 heures de relevé, M. AUF-ED ROUSSEL, commissaire-priseur, procédera à cette vente.

Nous avons les marchandises neuves, l'argenterie, et les bijoux seront vendus à 2 heures de relevé. 10245

A VENDRE une batteuse de la force de 8 chevaux, en bon état. S'adresser à Cysing, chez M. Jonville. 10243

VENTE PUBLIQUE. — Jeudi 23 décembre 1875, à 3 heures après-midi, il sera vendu publiquement à la douane de Toulons un cheval hongre bai brun hors d'âge, taille 1 m. 60. Une belle cariole à usage de boulangier. Le receveur des douanes, ARNÉ. 10243

A VENDRE d'occasion, à deux heures de relevé, une machine à vapeur de 5 k. pour coton, laine, etc. L'une à la main; l'autre mécanique et à la main à volonté. Trois cardes à coton. Deux métiers à retorder, système Parr-Curtis, de 750 broches, longueur 27 mètres, garnement 35 millimètres. Le tout en bon état. S'adresser chez M. Parent-Lemaire, quai de Leers, Roubaix. 9932

A VENDRE d'occasion une machine à vapeur turbine. S'adresser rue des Fabricants, 38. 10236